

LA NOUVELLE

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

FRANZ KAFKA	Brunelda
L.-F. CÉLINE	Entretiens avec le Professeur Y (II)
PIERRE OSTER	Quatrains gnomiques
GEORGES LAMBRICHS	Ondique
KATHERINE MANSFIELD ...	Lettres (<i>fin</i>)
MARCEL BISIAUX	Les Petites Choses

— DOCUMENTS —

EUGÉNIE DOSTOIEVSKAIA... Retour à la « Maison des Morts »

— CHRONIQUES —

Le Pasteur et le Soldat, par JEAN DUVIGNAUD
Fureur, Pillage, Sang, par DOMINIQUE AURY
L'Échec de Milena, par MAURICE BLANCHOT
Recherches maintenant, par PIERRE BOULEZ

— NOTES —

par YVON BELAVAL, JANINE BÉRAUD, ANDRÉ BERNE-JOFFROY,
 ROBERT DROGUET, JEAN DUVIGNAUD, ROGER JUDRIN, JEAN
 PÉRIER, GEORGES PERROS, JEAN-CLAUDE PIGUET, RENÉ MICHA,
 FRANÇOIS NOURISSIER, BORIS DE SCHLOEZER.

La Poésie. — *Une Voix sans Personne*, de Jean Tardieu.La Littérature. — *Journal* (1939-1949) et *Souvenirs*, d'André Gide. —
M. le 6, de Sade.Le Roman. — *Les Automates*, d'Henry Certigny. — *Federica*, d'Emmanuel Roblès. — *Le Matin de leurs Jours*, de Guy Dumur. — *Le Dieu de Colère*, de Pierre Fabert.Lettres Étrangères. — *Les Portes de la Perception*, par Aldous Huxley.

Les Spectacles. — Kafka à la Scène et à l'Écran. — Plus fort que le Diable. — Rob Murray, le chanteur dégoûté.

Les Arts. — *L'Art gaulois dans les Médailles*, par Lancelot Lengyel. — *Cités Maya*, de Paul Rivet. — *Introduction à la Philosophie de l'Art*, de Bernard Groethuysen.

La Musique. — A propos d'une « Esthétique de la Musique contemporaine ».

De Tout un Peu.

Les Revues.

Correspondance.

— LE TEMPS, COMME IL PASSE —

HENRY CERTIGNY : *Sur une Exposition d'Automates*ÉTIEMBLE : *Défense de déposer des Ordures*GEORGES BORGEAUD : *Fermer une Maison*MARCEL ALLEMANN : *Un Étrange Cortège*FRANÇOIS NOURISSIER : *Le Grand Robert*

— TEXTES —

Ceci est la Vie éternelle, de MAITRE ECKHART



SOMMAIRE

FRANZ KAFKA	Brunelda.....	769
LOUIS-FERDINAND CÉLINE.....	Entretiens avec le Professeur Y.....	790
PIERRE OSTER.....	Quatrains gnomiques	807
GEORGES LAMBRICHS	Ondique	811
KATHERINE MANSFIELD ...	Lettres	820
MARCEL BISIAUX	Les Petites Choses.....	849

— DOCUMENTS —

EUGÉNIE DOSTOIEVSKAIA	Retour à la « Maison des Morts »	863
-----------------------------	--	-----

— CHRONIQUES —

MAURICE BLANCHOT	L'Échec de Milena.....	875
DOMINIQUE AURY	Fureur, Pillage, Sang	889
JEAN DUVIGNAUD.....	Le Pasteur et le Soldat.....	894
PIERRE BOULEZ	Recherches maintenant	898

— NOTES —

La Poésie. — <i>Une Voix sans Personne</i> , de Jean Tardieu (par Yvon Belaval)..	904
La Littérature. — <i>Journal</i> (1939-1949) et <i>Souvenirs</i> , d'André Gide (par Georges Perros). — <i>M. le 6</i> , de Sade (par Robert Droguet)	907
Le Roman. — <i>Les Automates</i> , d'Henry Certigny (par Jean-Claude Piguët). — <i>Federica</i> , d'Emmanuel Roblès (par Roger Judrin). — <i>Le Matin de leurs Jours</i> , de Guy Dumur (par Jean Duvignaud). — <i>Le Dieu de Colère</i> , de Pierre Fabert (par Jean Périer)	909
Lettres étrangères. — <i>Les Portes de la Perception</i> , d'Aldous Huxley (par Roger Judrin).....	914
Les Spectacles. — <i>Kafka à la Scène</i> et à l'Écran (par René Micha). — Plus fort que le Diable (par François Nourissier). — Rob Murray, le chanteur dégoûté (par Jean Texcier).....	915
Les Arts. — <i>L'Art gaulois dans les Médailles</i> , de Lancelot Lengyel (par Janine Béraud). — <i>Cités Maya</i> , de Paul Rivet. — <i>Introduction à la Philosophie de l'Art</i> , de Bernard Groethuysen (par André Berne-Joffroy).....	921
La Musique. — A propos d'une Esthétique de la Musique contemporaine (par Boris de Schloezer)	925
De Tout un Peu	928
Les Revues	931
Correspondance	936

— LE TEMPS, COMME IL PASSE —

HENRY CERTIGNY	Sur une Expositions d'Automates.....	938
ÉTIEMBLE	Défense de déposer des Ordures	943
GEORGES BORGEAUD	Fermer une Maison	946
FRANÇOIS NOURISSIER.....	Le Grand Robert.....	951
MARCEL ALLEMANN	Un Étrange Cortège	954

— TEXTES —

MAITRE ECKHART	Ceci est la Vie éternelle	958
----------------------	---------------------------------	-----

JEAN PAULHAN et MARCEL ARLAND reçoivent le mercredi, de 17 à 19 heures.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Pour tout changement d'adresse, prière d'adresser la dernière bande d'abonnement et la somme de 20 francs.

Les abonnés désirant recevoir leurs exemplaires rognés devront en faire la demande au Service des Abonnements, 5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII*.

TARIF D'ABONNEMENT

France et Union Française :

6 mois... 1.000 fr. | 1 an..... 1.950 fr. | 6 mois... 1.250 fr. | 1 an..... 2.450 fr.

Edition de luxe :

1 an..... 4.500 fr. | 1 an..... 5.000 fr.

Les abonnements sont reçus au siège de la Revue.

5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII* — Compte chèque postal PARIS 169-33

BULLETIN DE NOVEMBRE 1954

SUPPLÉMENT A LA NOUVELLE N. R. F.

DU 1^{er} NOVEMBRE 1954

N° 23

nrf

La Nouvelle

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

Pour tout changement d'adresse, prière d'adresser la dernière bande et la somme de 20 fr.

Tout abonné à la Nouvelle N. R. F. qui nous enverra l'adresse d'un nouvel abonné d'un an, accompagnée du montant de cet abonnement, recevra, sur sa demande, un volume à son choix du fonds des Éditions Gallimard, d'une valeur égale ou inférieure à 1.000 francs.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement de * un an — six mois, à l'édition * ordinaire — de luxe de La Nouvelle Nouvelle Revue Française, à partir du 1^{er}..... 19....

* Ci-joint mandat — chèque de

Je vous envoie par courrier de
ce jour chèque postal de

Veillez faire recouvrer à mon
domicile la somme de

(majorée de 46 francs pour frais
recouvrement à domicile).

FRANCE ET UNION
FRANÇAISE

ÉTRANGER

*

4.500 fr.

5.000 fr.

1.950 fr.

2.450 fr.

1.000 fr.

1.250 fr.

Édition de luxe :

... UN AN

Édition ordinaire :

... UN AN

... SIX MOIS

VENTE AU NUMÉRO : 195 fr.

A, le 19....

Nom

SIGNATURE

Adresse

* Rayer les indications inutiles.

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à votre libraire habituel ou au Service Abonnement de LA NOUVELLE NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, rue Sébastien-Bottin, PARIS-VII^e, Compte Chèque postal : 169-33. Téléph. : Littré 28-91, 92 et 93. Adr. télégr. : Enerefene Paris. — R. C. Seine 35-807.

PUBLICATIONS DU 15 SEPTEMBRE AU 15 OCTOBRE

(Renseignements bibliographiques)

On trouvera ici tous les renseignements bibliographiques sur les ouvrages effectivement parus du 15 septembre au 15 octobre 1954 et dont l'analyse a été publiée dans l'un de nos précédents bulletins ou dans le présent bulletin.

ROMANS

ARÉGA Léon	Le même Fleuve. 216 p., in-16 double couronne. Collection blanche.....	450 fr.
	33 ex. num. pur fil Lafuma Navarre...	1.500 fr.
BRISVILLE Jean-Claude	D'un Amour. 196 p., in-16 double couronne. Collection blanche.....	390 fr.
	22 ex. num. pur fil Lafuma Navarre...	1.300 fr.
FORTON Jean.....	La Fuite. 224 p., in-16 double couronne. Collection blanche	475 fr.
	20 ex. num. pur fil Lafuma Navarre...	2.000 fr.
MORIO Danie.	La Deuxième Chance. 176 p., in-16 double couronne. Collection blanche	350 fr.
	20 ex. num. pur fil Lafuma Navarre...	1.500 fr.
PILOTAZ Paul.....	Kanda, 248 p., in-16 double couronne. Collection blanche.....	500 fr.
	40 ex. num. pur fil Lafuma Navarre.	1.700 fr.
ROUVIER Suzanne	La Rue de l'Oued. 296 p., in-16 double couronne. Collection blanche	590 fr.
	20 ex. num. pur fil Lafuma Navarre...	1.800 fr.

TRADUCTIONS

CALDWELL Erskine	Un Patelin nommé Estherville. Traduit de l'américain par Charles Cotteley, 256 p., in-16 double couronne. Collection « La Méridienne ».....	500 fr.
COMPTON-BURNETT Ivy .	Une Famille et son Chef. 264 p., in-16 double couronne. Traduit de l'anglais par J. Robert-Vidal. Collection « Du Monde Entier »	500 fr.
	60 ex. num. pur fil Lafuma Navarre...	1.200 fr.
JACOBSEN F. J.	Barbara. Traduit du danois par Karen et André Martinet. 248 p., in-16 double couronne. Collection « La Méridienne».	450 fr.
LINCOLN Victoria	Hivers sur la Colline. Traduit de l'anglais par Herbert Jacoby. 288 p., in-16 double couronne. Collection « La Méridienne».	450 fr.
SELINKO Anne-Marie	J'étais une jeune fille laide. Traduit de l'allemand par Hélène Chaudoir. 256 p., in-16 double couronne. Collection « La Méridienne »	500 fr.

ESSAIS

- BRISVILLE Jean-Claude La Présence Réelle. 216 p., in-16 double couronne. Collection blanche. 490 fr.
22 ex. num. pur fil Lafuma Navarre... 1.700 fr.
- WEIDLÉ Wladimir Les Abeilles d'Aristée Essai sur le Destin actuel des Lettres et des Arts 352 p., in-8° carré 990 fr.

DOCUMENTS

- BODARD Mag L'Indochine, c'est aussi comme ça. 320 p., in-8° soleil. Coll. « L'Air du Temps ». 650 fr.
- SILVAGNI La Peau des Mercenaires. Préface de Marcel Sauvage. in-8° soleil. Collection « L'Air du Temps » 650 fr.
- WHITE Théodore H. Le Feu sous la Cendre. Préface de J.-J. Servan-Schreiber. Traduit de l'américain par Jean Bué. 464 p., in-8° soleil. Collection « L'Air du Temps » 960 fr.

SCIENCES

- BERGIER Jacques
et LATIL Pierre de... Visa pour Demain. 320 p. in-8° soleil. Collection « L'Air du Temps » 650 fr.

BEAUX-ARTS

- MALRAUX André Le Musée Imaginaire de la Sculpture mondiale. II. Des Bas-Reliefs aux Grottes Sacrées. Nouvelle édition complète conforme en tous points au premier tirage : papier, texte et illustrations. 438 planches (dont 15 dépliantset 1 dépliant quadruple), 6 hors-texte en couleurs. 8 cartes, 532 p., format 225 x 180 cm. relié pleine toile, sous jaquette illustrée tirée en hélió deux couleurs 2.900 fr.

SÉRIE NOIRE

- KEENE Day Bonne nuit, brigadier! Traduit de l'américain par H. Collard et P. Chaveau.
- O' FARRELL William Sois belle et tais-toi ! Traduit de l'américain par Edith et Alain Glatigny.
- CHASE J. H. Faites danser le cadavre. Traduit de l'anglais par J. Roux-Plenot.
- BAYLE Georges Du Raisin dans le gaz-oil.
- KEENE Day Le Facteur ne sonne pas. Traduit de l'américain par Maurice Tourneur.
- HOLDEN Larry Faridon en Floride. Traduit de l'américain par Marcel Duhamel et Bruno Martin. Chacun de ces six volumes 220 fr.

ÉCHOS - PROJETS

● Le Livre et la Scène.

L'*Inconnue d'Arras*, d'Armand Salacrou, sera jouée à partir du 2 novembre à Londres, au Lindsay Theatre. Du même auteur, *Une Femme libre* sera donnée par la Compagnie des Galeries, à La Louvière (Belgique), sous les auspices des Amitiés françaises de cette ville.

Les tournées théâtrales France-Monde Productions joueront en novembre *La Maison de la Nuit*, de Thierry Maulnier, à Besançon, Belfort, Dijon, Lyon, Grenoble, Clermont-Ferrand, Saint-Étienne et Nîmes, et, dans la dernière semaine du mois, à Bizerte, Sfax, Tunis et Alger ; les 5, 8 et 9 novembre en Suisse, à Montreux et Bienne. La tournée se terminera en décembre par Sidi-bel-Abbès, Oran, Casablanca, Marrakech et Rabat.

Théâtre d'Eugène Ionesco : *La Cantatrice chauve*, ayant été jouée avec succès en mai dernier à Lausanne, est actuellement reprise dans cette ville, avec *La Leçon*, par la Compagnie des Faux-Nez, qui jouera ensuite ce spectacle dans toute la Suisse. Ajoutons que *La Cantatrice chauve* va être traduite en italien chez Einaudi, et *Les Chaises* en allemand chez Kurt Desch, à Munich. Enfin *Les Chaises* vont être jouées à Anvers en néerlandais.

Malatesta, d'Henry de Montherlant, sera représenté cet automne dans toute la Belgique par le Théâtre National Belge.

Les représentations du *Port-Royal*, de Montherlant, devant commencer au Théâtre-Français le 8 décembre, la publication en librairie en est fixée au 20 décembre. La pièce se termine sur l'envoi en réclusion de la Mère Angélique de Saint-Jean.

● C'est à la même date (20 décembre) que paraîtra la *Relation de Captivité* de la Mère Angélique de Saint-Jean, qui n'a jamais été publiée depuis l'édition du XVIII^e siècle. La Préface et les Commentaires seront de l'abbé Cognet, professeur à l'Institut Catholique.

● Pour paraître en novembre, le *Journal (1830-1848)* de Victor Hugo : de même que les *Souvenirs personnels* apportaient enfin le texte intégral des *Choses Vues* pour la période de la *Deuxième République* (1848-1851), voici maintenant, avec ce *Journal*, les *Choses Vues* complètes, pour la Monarchie de juillet. Deux cents textes concernant cette époque, dans les éditions faites jusqu'à ce jour — cette fois, six cents — et tous les inédits désormais révélés. Présentation et annotations d'Henri Guillemin.

● Dans son essai biographique qui doit paraître prochainement : *Oscar Wilde ou La « Destinée » de l'Homosexuel*, Robert Merle ne borne pas son analyse au cas Wilde, mais étudie aussi les problèmes que soulève la « fatalité » présumée de l'homosexualité, les conversions religieuses de l'inverti, et la répression dont ses mœurs sont l'objet tant en France qu'à l'étranger.

● René Char nous a remis son manuscrit : *Recherche de la Base et du Sommet*, suivie de *La Conversation souveraine*, pour paraître en janvier dans la Collection « Espoir ».

● En préparation, un volume de Céline : les *Entretiens avec le Professeur Y*, parus dans la *N. N. R. F.*

● Pour paraître en novembre, entre autres : *Poésie Noire Poésie blanche*, de René Daumal, — les *Lettres intimes* de Delacroix, — le cinquième volume du *Trésor des Contes* d'Henri Pourrat ; — trois volumes dans la *Bibliothèque Blanche* : *Six Chevaux bleus*, par Yvonne Escoula, — *Les Jardins du Khalife*, par Viviane Salandra, — et *Naissance du Sucre d'Orge*, par Isabelle G. Schreiber ; — *Leçons sur l'Histoire de la Philosophie*, de Hegel, et *Philosophie de l'Art*, de Léon Bopp ; la nouvelle édition, entièrement mise à jour, d'un livre déjà classique : *Problèmes Humains du Machinisme Industriel*, de Georges Friedmann ; — et *l'Alphabet des Aveux*, de Louise de Vilmorin.

LA NOUVELLE
NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

BRUNELDA

La célébrité universelle du Procès et du Château semble avoir nui à Amérique, dans la mesure peut-être où l'on cherche avant tout dans Karl Rossmann la préfiguration des deux K. Mais Amérique n'est pas seulement le premier volet du triptyque, c'est aussi en soi, et ne saurions-nous rien de ce qui l'a suivi, un chef-d'œuvre de grâce mélancolique où Kafka dessine sa propre silhouette en traits clairs, tendres et libres, avec cette extraordinaire vivacité de mouvement qui fait songer aux dessins dont il parsemait ses manuscrits et où l'on voit un personnage immense, tout en bras et en jambes, marcher à pas de géant sur les toits.

Kafka travaille de longues années à ce roman qu'il appelle parfois Le Chauffeur, du nom du premier chapitre, et souvent aussi, dans le Journal, Le Disparu. Commencé en 1912, Le Chauffeur fut publié en 1913 chez Rowohlt et valut à Kafka le prix Fontane, distinction littéraire qu'il reçut avec plaisir sans doute, mais qui ne changea guère son attitude à l'égard de la publication de ses livres. En tout cas, il cessa brusquement de travailler à son « roman américain » qu'il aimait pourtant et qu'il mentionne avec plus de bienveillance que la plupart de ses ouvrages. Ainsi c'est sur un ton amusé, mi-sérieux, mi-ironique, qu'il note à ce propos dans le Journal (le 8 octobre 1917, c'est-à-dire à une époque où il a abandonné la composition du

roman) : « Comme je m'en aperçois maintenant, mon intention était d'écrire un roman à la Dickens, mais enrichi de tons plus durs que j'aurais empruntés à mon époque et de tons plus mats que j'aurais mis de mon propre cru. » Puis, notant l'impression de « barbarie » que lui laisse l'œuvre de Dickens, il ajoute : « Barbarie que j'ai toutefois pu éviter, grâce à ma faiblesse et à ma qualité d'épigone. »

Les deux épisodes suivants, dont l'un est sans titre, dont l'autre est intitulé *Le Départ de Brunelda* (seul chapitre dont le titre soit porté dans le manuscrit), ne viennent qu'en partie combler l'importante lacune qui interrompt le récit entre le chapitre VII et le chapitre final (lui-même inachevé). Le premier semble se placer immédiatement après le chapitre VII, qui s'achève sur la décision que prend Karl, conseillé par l'étudiant, de rester au moins provisoirement au service de Delamarche. Il montre Karl s'appliquant du mieux qu'il peut à servir Brunelda et y réussissant presque dès qu'il a compris que « pour satisfaire ses maîtres, il fallait simplement leur apporter le plus de choses possible ». Une nouvelle lacune, entre les deux épisodes, ne permet pas de savoir comment, après cette demi-réussite, Karl se trouve littéralement chargé de Brunelda, ni comment ses deux acolytes ont été éliminés de la scène. A la fin, la Brunelda débordante de chair et de désirs incompréhensibles n'est plus seulement la sœur de toutes les mégères qui, dans les vieux films, tyrannisent de petits hommes, ni la bonne géante dont les caresses sont plus redoutables que la colère ; son caractère équivoque se précise, elle revêt cette singulière pudeur dont Kafka doue ceux de ses personnages qui ont des dimensions surnaturelles et chez qui la majesté du sacré implique toujours la honte et le scandale.

MARTHE ROBERT

LA TOILETTE ET LE DÉJEUNER

« Debout ! Debout ! » s'écria Robinson, à peine Karl eut-il ouvert les yeux. Le rideau qui servait de porte n'était pas encore tiré, mais à la façon régulière dont les rayons de soleil passaient à travers les fentes, on voyait

que la matinée était déjà fort avancée. Empressé et le regard soucieux, Robinson courait de tous côtés, portant tantôt un essuie-mains, tantôt un seau d'eau, tantôt du linge et des vêtements, et chaque fois qu'il passait devant Karl il lui faisait des signes de tête pour l'encourager à se lever et brandissait l'objet qu'il tenait à la main pour donner à entendre qu'il consentait, aujourd'hui encore, à se démenier à la place de Karl parce qu'il était évident que celui-ci ne pouvait pas, dès le premier jour, être au courant de tous les détails de son service, mais que c'était la dernière fois.

Cependant, Karl ne tarda pas à apercevoir la personne que Robinson était en train de servir. Dans une partie de la chambre qu'il n'avait pas encore vue et qui était séparée du reste par deux armoires, un grand lessivage avait lieu. On distinguait au-dessus des armoires la tête de Brunelda, son cou nu — elle avait à ce moment les cheveux rabattus par-dessus la figure — et la naissance de sa nuque, tandis qu'apparaissait çà et là la main levée de Delamarche agitant une grosse éponge, avec laquelle il lavait et frottait Brunelda en envoyant de l'eau de tous côtés. On n'entendait que les ordres brefs de Delamarche à Robinson, lequel, faute de pouvoir passer les objets par l'entrée véritable de la pièce, en ce moment impraticable, était réduit à le faire par une petite fente laissée entre une armoire et un paravent, ce qui l'obligeait chaque fois à allonger démesurément le bras et à détourner le visage. « L'essuie-mains ! L'essuie-mains ! » s'écriait Delamarche. Et à peine Robinson, qui cherchait justement autre chose sous la table, s'effrayait-il de cet ordre et sortait-il la tête, qu'il entendait déjà crier : « Où est l'eau, nom d'un chien ! » et qu'il voyait le visage de Delamarche se dresser furibond au-dessus de l'armoire. Tout ce dont, à ce que croyait Karl, on n'avait généralement besoin qu'une fois pour se laver et s'habiller, était ici demandé et apporté mille fois dans tous les ordres

possibles. Une bassine d'eau était constamment à chauffer sur un petit réchaud électrique, et Robinson portait sans répit au cabinet de toilette cette lourde charge qu'il tenait entre ses jambes largement écartées. Au milieu d'une pareille abondance de tâches, il était bien compréhensible qu'il ne s'en tint pas toujours rigoureusement aux ordres reçus et que, alors qu'on lui demandait une fois de plus l'essuie-mains, il prit tout bonnement une chemise sur le lit de milieu et en fit une grosse pelote qu'il lançait par-dessus les armoires.

Mais la tâche de Delamarche n'était pas moins lourde, et il n'était peut-être aussi irrité contre Robinson — si irrité qu'il en oubliait la présence de Karl — que parce que, de son côté, il ne parvenait pas à satisfaire Brunelda. « Ah ! s'écriait-elle — et Karl lui-même tressaillait, bien qu'il fût en dehors de tout, — comme tu me fais mal ! Va-t'en ! Plutôt que de souffrir ainsi, je préfère me laver toute seule ! Ça y est, je ne peux plus lever le bras ! Tu me serres tellement que je me trouve mal. Mon dos est sûrement plein de bleus. Naturellement tu ne me le diras pas. Attends, je vais me montrer à Robinson ou au petit. Mais non, voyons, tu sais bien que je ne le ferai pas, je te demande seulement d'être un peu plus doux. Aie des égards pour moi, Delamarche, mais j'ai beau te le répéter tous les matins, tu n'en as pas et tu n'en as pas. » Puis, agitant une petite culotte de dentelle au-dessus de sa tête, elle s'écria brusquement : « Robinson ! Viens à mon secours ! Regarde comme je souffre ! C'est cette torture qu'il appelle un bain ! Robinson, Robinson, où es-tu, es-tu donc sans cœur, toi aussi ? » D'un signe du doigt, Karl engagea silencieusement Robinson à y aller, mais celui-ci, les yeux baissés, secoua la tête d'un air entendu : il savait à quoi s'en tenir : « Qu'est-ce que tu vas t'imaginer ? dit-il, penché à l'oreille de Karl. Ce n'est pas du tout comme ça qu'elle l'entend. J'y suis allé une fois et jamais je ne recommencerai. Ce jour-là, ils m'ont empoi-

gné tous les deux et m'ont plongé dans la baignoire jusqu'à ce que je fusse presque noyé. Et pendant des journées entières, Brunelda n'a cessé de me reprocher mon impudeur et de me répéter : « Il y a bien longtemps que tu n'es pas venu me voir au bain ? » ou encore : « Quand donc viendras-tu me regarder dans mon bain ? » Elle n'a cessé que lorsque je l'en eus supplié plusieurs fois à genoux. Je n'oublierai jamais ça ! »

Et, tandis que Robinson parlait, Brunelda continuait à crier : « Robinson ! Robinson ! Mais où est donc ce Robinson ? »

Bien que personne ne lui vînt en aide et qu'elle ne reçût même pas de réponse — Robinson s'était assis près de Karl et tous deux regardaient en silence du côté des armoires, au-dessus desquelles surgissait çà et là la tête de Brunelda ou celle de Delamarche, — elle continuait à se plaindre tout haut : « Voyons, Delamarche ! Maintenant, je ne sens même plus que tu me laves ! Où as-tu mis ton éponge ? Alors, frotte ! Si seulement je pouvais me baisser, si je pouvais bouger ! Je te ferais voir comment il faut s'y prendre ! Où sont les beaux jours de ma jeunesse, quand j'habitais la propriété de mes parents et que je nageais tous les matins dans le Colorado... A cette époque, j'étais plus agile que toutes mes amies... Et maintenant ! Quand apprendras-tu donc à me laver, Delamarche ? Tu secoues l'éponge de tous les côtés, tu te fatigues et je ne sens rien. Je t'ai dit de ne pas me frotter au point de m'écorcher la peau, mais cela ne veut pas dire que je veuille rester plantée là et prendre froid ! Tu vas voir, je vais sauter de la baignoire et m'en aller telle que je suis ! »

Mais elle ne mit pas sa menace à exécution — comment, d'ailleurs, en aurait-elle été capable ? Delamarche, craignant qu'elle ne prît froid, dut la saisir et la pousser dans la baignoire, car quelque chose clapota bruyamment dans l'eau.

« Ça, tu t'y entends ! dit Brunelda d'une voix plus basse. Des cajoleries, toujours des cajoleries quand tu as fait quelque chose de travers... » Puis tout se tut pendant un instant. « Maintenant, il l'embrasse », dit Robinson en levant les sourcils.

« Qu'est-ce qu'il y a à faire maintenant ? » demanda Karl. Puisqu'il s'était enfin décidé à rester ici, il voulait du moins entrer en fonctions tout de suite. Il laissa Robinson, qui ne répondit pas, seul sur le canapé, et commença à défaire le grand lit, encore écrasé par le poids que les dormeurs lui avaient fait supporter pendant une longue nuit, pour plier à part chaque pièce de cette masse informe qui n'avait sans doute pas été touchée depuis des semaines.

« Va voir, Delamarche, dit alors Brunelda, je crois qu'ils mettent notre lit sens dessus dessous ! Il faut que je pense à tout, jamais le moindre répit. Montre-toi plus sévère à leur égard si tu ne veux pas qu'ils n'en fassent qu'à leur tête !

— C'est certainement le petit avec son maudit besoin de faire du zèle », dit Delamarche, et il s'apprêtait probablement à bondir hors du cabinet de toilette — Karl jetait déjà tout ce qu'il avait dans les mains — quand, par bonheur, Brunelda s'écria : « Ne t'en va pas, Delamarche, ne t'en va pas ! Ah ! comme l'eau est chaude ! Comme je me sens lasse ! Reste auprès de moi, Delamarche ! » C'est seulement à ce moment que Karl remarqua la vapeur qui montait constamment derrière les armoires.

Robinson passa la main sur sa joue d'un air effrayé, comme si Karl avait provoqué un désastre : « Laissez tout dans l'état où c'était ! retentit la voix de Delamarche. Vous ne savez sans doute pas que Brunelda se repose toujours une heure après son bain ? Lamentable gâchis ! Attendez un peu que je m'occupe de vous ! Robinson, tu es sans doute encore en train de rêver ? C'est toi, entends-tu, toi seul que je rends responsable de

tout ce qui arrive ! Tu es là pour brider le petit, ici ce n'est pas lui qui commande. Quand on veut quelque chose, il n'y a pas moyen de l'obtenir ; quand on ne vous demande rien, vous faites du zèle ! Fourrez-vous dans un coin et attendez qu'on vous appelle ! »

Mais tout cela fut aussitôt oublié, car Brunelda, comme si on était en train de l'inonder d'eau chaude, murmurait d'un ton très las : « Mon parfum ! Apporte-moi mon parfum !

— Le parfum ! cria Delamarche. Remuez-vous donc ! » Oui, mais où était le parfum ? Karl regarda Robinson, Robinson regarda Karl. Karl comprit qu'il lui faudrait prendre seul toutes les initiatives ; Robinson n'avait pas la moindre idée de la place du parfum, il se coucha simplement par terre, agita ses deux bras sous le canapé, mais ne ramena que des tapons de poussière et de cheveux de femme. Karl se dirigea d'abord vers la table de toilette placée tout près de la porte, mais il ne trouva dans les tiroirs que de vieux romans anglais, des revues et des cahiers de musique, tout cela remplissant si bien les tiroirs qu'on ne pouvait plus les fermer une fois qu'on les avait ouverts. Pendant ce temps, Brunelda soupirait : « Mon parfum ! Comme c'est long ! Je me demande s'ils vont me le donner aujourd'hui ! » Devant cette impatience de Brunelda, Karl ne pouvait évidemment chercher nulle part à fond, et il lui fallait bien se fier à sa première impression superficielle. Le flacon n'était pas dans l'armoire à pharmacie, il n'y avait d'ailleurs sur cette armoire que des fioles contenant de vieux médicaments et des onguents, tout le reste ayant déjà été transporté dans le cabinet de toilette. Il était peut-être dans le tiroir de la table. Mais, en allant de ce côté, Karl, qui ne pensait qu'au parfum, se heurta violemment à Robinson, lequel avait enfin abandonné ses recherches sous le canapé et, pris d'une vague intuition de l'endroit où se tenait le parfum, courait comme un aveugle à la rencontre de

Karl. On entendit distinctement le choc de leurs têtes. Karl resta muet et, si Robinson continua de courir, il se mit, pour supporter plus facilement sa douleur, à crier sans relâche et d'une voix exagérément forte.

« Au lieu de chercher le parfum, voilà qu'ils se battent ! dit Brunelda. Ce gâchis me rendra malade, Delamarche, je mourrai sûrement dans tes bras... Je veux mon parfum ! cria-t-elle ensuite en rassemblant ses forces, je le veux à tout prix ! Je ne sortirai pas de la baignoire avant de l'avoir et dussé-je rester dans l'eau jusqu'à ce soir. » Et elle donna des coups de poing dans l'eau, que l'on entendit rejaillir.

Mais le flacon n'était pas non plus dans le tiroir de la table, il n'y avait là que des objets de toilette de Brunelda : vieilles houppes à poudre, petits pots de fard, brosses à cheveux, boucles et toutes sortes de babioles emmêlées et collées les unes aux autres, mais le flacon n'y était pas. De son côté, Robinson, qui n'avait pas cessé de crier et ouvrait les unes après les autres une centaine de boîtes et de cassettes empilées dans un coin, fouillait dedans en faisant tomber la moitié du contenu qu'il laissait par terre — c'était le plus souvent des ustensiles de couture et des lettres — et ne trouvait rien, ce dont il avisait Karl de temps en temps en secouant la tête et en haussant les épaules.

A ce moment, Delamarche bondit hors du cabinet de toilette — il était en vêtements de dessous — et Brunelda se mit à pleurer convulsivement. Karl et Robinson interrompirent leur recherche et regardèrent Delamarche qui, trempé des pieds à la tête — l'eau lui coulait même du visage et des cheveux, — s'écriait : « Maintenant, s'il vous plaît, vous allez vous mettre à chercher ! Ici, dit-il d'abord à Karl, puis à Robinson : Là-bas ! » Karl cherchait sérieusement et passait même en revue les endroits où Robinson avait déjà été détaché, mais il ne trouvait pas plus que ce dernier, qui cher-

chait pourtant avec plus de zèle que lui et jetait des regards de biais pour essayer d'apercevoir Delamarche, lequel marchait de long en large en frappant du pied, pour autant que l'espace le lui permît, et aurait certainement été ravi de les rouer de coups l'un et l'autre.

« Delamarche, s'écria Brunelda, viens donc au moins me sécher ! Tu sais bien qu'ils ne trouveront pas ce parfum et ne feront que mettre du désordre partout. Qu'ils cessent immédiatement de chercher ! Mais tout de suite ! Et qu'ils lâchent tout ce qu'ils tiennent ! Et qu'ils ne touchent plus à rien ! Ils veulent sans doute transformer l'appartement en écurie ! S'ils ne finissent pas, secoue-les ! Mais ils continuent, voilà encore une boîte qui tombe ! Qu'ils ne la ramassent pas, qu'ils laissent tout par terre et qu'ils sortent de la chambre ! Tire le verrou derrière eux et viens ici. Il y a beaucoup trop longtemps que je suis dans l'eau, j'ai déjà les jambes toutes froides.

— A l'instant, Brunelda, à l'instant ! » dit Delamarche en entraînant Karl et Robinson vers la porte. Mais, avant de les laisser partir, il les chargea d'aller chercher le petit déjeuner et, si possible, d'emprunter quelque part un bon parfum pour Brunelda.

« En voilà un désordre et une saleté, dit Karl quand ils furent dans le couloir. Dès que nous aurons apporté le petit déjeuner, il faudra que nous fassions le ménage.

— Si seulement je n'étais pas aussi malade, dit Robinson. Et cette manière de vous traiter ! » Il était certainement offensé que Brunelda n'eût pas fait la moindre différence entre lui, qui la servait depuis des mois, et Karl, qui n'était entré à son service que la veille. Mais il ne méritait pas mieux, et Karl lui dit : « Il va falloir que tu fasses un petit effort. » Toutefois, pour ne pas l'abandonner complètement à son désespoir, il ajouta : « Ce sera d'ailleurs l'affaire d'une journée, je te préparerai un lit derrière les armoires et, quand tout sera un peu

rangé, tu pourras rester couché toute la journée et ne te soucier de rien ; de cette façon, tu guériras très vite.

— Ainsi, maintenant, tu admets toi-même que je suis en piètre état, dit Robinson en détournant la tête pour rester seul avec lui-même et avec son mal. Mais me laisseront-ils jamais me reposer ?

— Si tu veux, j'en parlerai à Brunelda et à Delamarche.

— Comme si Brunelda avait jamais le moindre égard pour vous ! » dit Robinson, et, sans préparer Karl à ce qu'il allait faire, il donna un coup de poing dans une porte, devant laquelle ils venaient juste d'arriver.

Ils entrèrent dans une cuisine où de petits nuages littéralement noirs montaient d'un fourneau qui paraissait avoir bien besoin de réparations. L'une des femmes que Karl avait vues la veille dans le corridor était agenouillée devant la porte du fourneau et mettait avec ses mains nues de gros morceaux de charbon dans le feu, qu'elle examinait sous tous les angles possibles. En même temps, elle gémissait dans cette posture inconmode pour une vieille femme.

« Naturellement, il ne me manquait plus que cette plaie ! » dit-elle en apercevant Robinson ; elle se releva péniblement, posa la main sur la caisse à charbon et ferma la porte du fourneau dont elle avait enveloppé la poignée avec son tablier. « C'est à cette heure-ci, à quatre heures de l'après-midi — Karl regarda la pendule avec surprise — que vous demandez le petit déjeuner ? Quelle racaille ! Asseyez-vous, dit-elle ensuite, et attendez que j'aie le temps de m'occuper de vous. »

Robinson fit asseoir Karl sur un petit banc placé près de la porte et chuchota :

« Il faut bien que nous lui obéissions. C'est elle qui nous a loué la chambre et elle peut évidemment nous donner congé n'importe quand. Mais nous ne pouvons pas déménager : où mettrions-nous tous ces objets ? D'ailleurs Brunelda n'est pas transportable.

— Ne serait-il pas possible de louer une autre chambre ici, dans ce couloir ? demanda Karl.

— Personne ne nous acceptera, dit Robinson. Dans toute cette maison, personne ne nous acceptera. »

Ils restèrent assis sur leur petit banc, se turent et attendirent. La vieille femme courait sans cesse entre deux tables, un baquet à linge et le fourneau. Il ressortait de ses exclamations que sa fille était souffrante, ce qui l'obligeait à faire seule tout le travail, c'est-à-dire à servir et à nourrir trente locataires. Par-dessus le marché, le poêle était en mauvais état et le dîner n'avancait pas, une soupe épaisse cuisait dans deux énormes marmites, et la femme avait beau plonger constamment dedans une louche du haut de laquelle elle laissait tomber un peu de soupe pour vérifier la cuisson, la soupe ne cuisait pas ; la faute en était sans doute au feu qui marchait mal ; elle s'assit devant la porte du fourneau, presque par terre, et se mit en devoir de secouer les charbons ardents à grands coups de tisonnier. La fumée qui emplissait la cuisine lui donnait des quintes de toux si violentes par moments, qu'elle était obligée de prendre une chaise et, pendant plusieurs minutes, ne faisait plus que tousser. De temps à autre, elle faisait remarquer qu'elle ne servirait plus de petit déjeuner aujourd'hui, n'en ayant ni le temps ni l'envie. Comme Karl et Robinson avaient, d'une part, l'ordre de rapporter le petit déjeuner, mais ne possédaient, d'autre part, aucun moyen de l'obtenir de force, ils s'abstenaient de répondre et restaient tranquillement assis.

La vaisselle sale du petit déjeuner des locataires traînait encore un peu partout, sur les chaises, sur les petits bancs, sur les tables et sous les tables, par terre même où elle était poussée dans un coin. Il y avait là de petits pots au fond desquels se trouvait bien encore un peu de café ou de lait, des soucoupes avec des restes de beurre, et une grosse boîte de fer-blanc renversée d'où des bis-

cuits s'étaient échappés et avaient roulé très loin. On pouvait à la rigueur utiliser tout cela pour composer un petit déjeuner auquel Brunelda, pourvu qu'elle en ignorât l'origine, ne trouverait pas la moindre chose à redire. Comme Karl y songeait — un coup d'œil jeté à la pendule lui apprit qu'ils attendaient déjà depuis une demi-heure et que Brunelda, sans doute furieuse, devait être en train d'exciter Delamarche contre ses domestiques — la femme, qui le regardait fixement, lui cria à travers sa toux :

« Vous pouvez rester ici si vous voulez, mais vous n'aurez pas de petit déjeuner. En revanche, vous aurez le dîner dans deux heures.

— Viens, Robinson, dit Karl, nous allons préparer le déjeuner nous-mêmes.

— Quoi ? dit la femme, qui se tenait la tête penchée.

— Je vous en prie, soyez raisonnable, dit Karl. Pourquoi ne voulez-vous pas nous donner de petit déjeuner ? Voilà une demi-heure que nous attendons, ça suffit. Tout vous est payé, n'est-ce pas, je suis même sûr que nous payons plus cher que les autres. Certes, il est gênant pour vous que nous déjeunions si tard, mais nous sommes vos locataires et, après tout, vous êtes tenue de vous mettre un peu à notre disposition. Aujourd'hui, naturellement, votre tâche est spécialement lourde à cause de l'indisposition de Mlle votre fille, mais, pour compenser, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement et que vous ne voulez pas nous donner de déjeuner frais, nous sommes prêts à nous en faire un avec les restes que voilà. »

Mais la femme refusait de se laisser aller à une explication amicale avec qui que ce soit ; en outre, les restes du déjeuner lui paraissaient encore trop bons pour de pareils locataires ; mais, d'autre part, elle était excédée par l'insistance des deux domestiques, elle saisit donc une tasse et la poussa contre le ventre de Robinson ; celui-ci

prit un air piteux quand il comprit, avec un peu de retard, qu'il devrait tenir la tasse pour recevoir la nourriture que la femme s'apprêtait à trier. Elle se mit avec la plus grande hâte à emplir la tasse d'une foule de choses qui, dans l'ensemble, avaient plutôt l'air d'un tas de vaisselle sale que d'un petit déjeuner prêt à être servi. Elle n'avait pas fini de les pousser vers la porte et ils couraient encore, en baissant le dos comme s'ils craignaient injures et coups, que Karl prenait la tasse des mains de Robinson, entre lesquelles il ne la sentait pas en sûreté.

Arrivés dans le couloir, assez loin de la porte de la logeuse, Karl s'assit par terre avec la tasse ; il voulait d'abord la nettoyer, rassembler les choses qui allaient ensemble, c'est-à-dire verser tous les restes de lait dans un pot et gratter les restes de beurre pour les mettre sur une assiette, puis faire disparaître les traces de la consommation précédente, c'est-à-dire nettoyer les couteaux et les cuillers, couper proprement les petits pains dans lesquels on avait mordu, et donner ainsi au petit déjeuner une meilleure apparence. Robinson regardait ce travail comme inutile ; à l'entendre, le petit déjeuner aurait eu souvent bien plus mauvaise tournure, mais Karl ne se laissa pas arrêter et fut encore bien content que Robinson, avec ses doigts sales, ne voulût pas participer à son travail. Pour le faire tenir tranquille, il lui avait attribué, mais, ainsi qu'il le lui avait fait remarquer, une fois pour toutes, quelques biscuits et l'épais dépôt qui restait au fond d'un petit pot auparavant rempli de chocolat.

Ils arrivèrent devant leur appartement, et Robinson mit sans façon la main sur la poignée de la porte ; Karl l'en empêcha : il n'était pas sûr qu'ils eussent la permission d'entrer.

« Mais si, dit Robinson, en ce moment, il est simplement en train de la coiffer. »

Et, de fait, Brunelda était assise dans un fauteuil, les

jambes largement écartées, au milieu de la chambre qu'on n'avait toujours pas aérée et dont les rideaux restaient tirés, cependant que Delamarche, debout derrière elle et le visage penché en avant, peignait ses cheveux courts sans doute fort emmêlés. Elle portait encore un vêtement vague, mais cette fois d'une teinte rose pâle, un peu plus court peut-être que celui de la veille, car on voyait presque jusqu'aux genoux ses bas blancs grossièrement tricotés. Impatentée par la durée de cette séance de coiffure, Brunelda passait son épaisse langue rouge entre ses lèvres et, s'exclamant : « Voyons, Delamarche ! », s'écartait même parfois complètement de lui qui, le peigne levé, attendait tranquillement qu'elle voulût bien remettre sa tête en arrière.

« Ç'a été long, dit Brunelda en général, puis s'adressant à Karl en particulier : Il va falloir que tu te montres un peu plus vif si tu veux qu'on soit content de toi. Ne prends pas exemple sur ce paresseux et ce glouton de Robinson. Je suis sûre que vous avez déjà pris votre petit déjeuner quelque part, mais, la prochaine fois, je vous avertis que je ne le tolérerai pas. »

C'était très injuste. Robinson secoua la tête et remua les lèvres, sans parler toutefois ; Karl, cependant, se rendait compte qu'il ne pourrait agir sur ses maîtres qu'en leur montrant le résultat d'un travail incontestable. En conséquence, il tira d'un coin une petite table japonaise, la recouvrit d'une serviette et disposa dessus les provisions qu'il avait apportées. Pour qui connaissait l'origine du petit déjeuner, il y avait de quoi être satisfait, mais autrement, Karl devait en convenir, il laissait à désirer sur plus d'un point.

Par bonheur, Brunelda avait faim. Tandis que Karl préparait la table, elle lui adressait des signes bienveillants et le dérangeait parfois en avançant ses mains grasses et molles, ses mains qui écrasaient peut-être aussitôt tout ce qu'elles saisissaient, pour

ANDRÉ MALRAUX

LE MUSÉE IMAGINAIRE DE LA SCULPTURE MONDIALE

Vient de paraître

Tome II

Des Bas-Reliefs aux Grottes Sacrées

Edition nouvelle en tous points conforme à l'édition originale

Un volume relié pleine toile sous jaquette illustrée deux couleurs,
534 pages ; 438 planches héliogravées en noir, pleine page (dont
15 dépliants doubles et un dépliant quadruple), 6 hors-texte en
couleurs, 8 cartes..... **2.900 fr.**

Édition originale, reliure Paul BONET épuisé



Pour paraître début décembre

Tome III et dernier

Le Monde Chrétien

Édition originale

Un volume relié d'après la maquette de Paul BONET, 476 pages,
tiré à 7.000 exemplaires numérotés ; 380 planches héliogravées
en noir (dont 16 dépliants doubles), 5 hors-texte en couleurs,
5 cartes..... **3.900 fr.**



Rappel

Tome I

La Statuaire

Un volume relié pleine toile sous jaquette illustrée deux couleurs,
856 pages ; 720 planches héliogravées en noir, pleine page,
16 hors-texte en couleurs, 11 cartes..... **3.900 fr.**

Édition originale, reliure Paul BONET épuisé

Chacun de ces volumes au format 225 × 180 dans

LA GALERIE DE LA PLÉIADE

LA NOUVELLE
NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

publiera dans ses prochains numéros :

COURONNE de CH.-A. CINGRIA

par

Paul Claudel, Marcel Jouhandeau, Igor Stravinsky, Jean Cocteau



ANTONIN ARTAUD	Fragmentations
GEORGES BATAILLE	L'Au-delà du Sérieux
ÉDITH BOISSONNAS	Le Grand Jour
GEORGES BRAQUE	Nouveaux Propos
ROGER CAILLOIS	Illusions à Rebours
HENRI CALET	Voyages dans Paris
ALBERT CAMUS	La Pierre qui pousse
RENÉ CHAR	Poèmes
RENÉ DAUMAL	La Transmission de la Pensée
PAUL DESMETH	Un Miroir, Souvenir
MIRCEA ELIADE	Le Mythe du bon Sauvage
ÉTIEMBLE	Mots d'Enfant
GALILÉE	Lettres
MARTIN HEIDEGGER	Situation de Georges Trakl
EUGÈNE IONESCO	La Vase
MAX JACOB	Trois Nouveaux Figurants
PAUL LÉAUTAUD	Journal littéraire
F. G. LORCA	Le Public
ANDRÉ MALRAUX	La Métamorphose des Dieux (III)
HENRI MICHAUX	Témoin, qu'as-tu fait de tes Yeux ?
ROGER NIMIER	Le Gros Consul
JEAN PAULHAN	Les Douleurs imaginaires
FRANCIS PONGE	Eugénies, Sapates, Momons
GEORGES POULET	Le Cercle infini chez Flaubert
MARCEL PROUST	Carnets inédits
ALEXEI REMIZOV	Le Gouffre affamé
JEAN-PIERRE RICHARD	Dynamique de Baudelaire
ANDRÉ SUARÈS	Le Paraclet
JULES SUPERVIELLE	Quarante Ans après
PAUL VALÉRY	Lettres